Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 62 (2014)

Artikel: Recyclages antiques
Autor: Chappaz, Jean-Luc / Wullschleger, Manuela / Wüthrich, Nathalie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728076

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Recyclages antiques

JEAN-LUC CHAPPAZ, MANUELA WULLSCHLEGER ET NATHALIE WÜTHRICH

LES NOTIONS MODERNES DE CONSERVATION PRÉVENTIVE OU DE CONSERVATION CURATIVE N'AURAIENT AUCUN SENS DANS L'ANTIQUITÉ, MÊME S'IL NOUS FAUT CONSTATER QUE LES ANCIENS ÉGYPTIENS, PAR EXEMPLE, RECOUVRAIENT D'UNE TOILE DE LIN LES PLUS PRÉCIEUX OBJETS D'UN TROUSSEAU FUNÉRAIRE[1] ET QU'À APHRODISIAS, EN CARIE, UNE STATUE ÉQUESTRE UNIQUE FUT ÉRIGÉE SOUS L'EMPIRE ROMAIN À UN NOUVEL EMPLACEMENT ET RÉPARÉE À CETTE OCCASION[2]. L'ACTION DE RESTAURER, RENOUVELER, RÉPARER, ADAPTER MILLE ET UN ARTEFACTS POUR DES RAISONS TANT PRAGMATIQUES QU'UTILITAIRES, ÉCONOMIQUES, RELIGIEUSES OU POLITIQUES A ÉTÉ – PLUS SOUVENT QU'ON NE L'IMAGINE – LE LOT DES ARTISANS D'ALORS, NE SERAIT-CE QUE POUR MASQUER UN DÉFAUT DE FABRICATION. QUELQUES EXEMPLES GLANÉS AU FIL DES COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE MONTRENT QUE SCULPTEURS, MÉTALLURGISTES OU CÉRAMISTES EURENT À RÉPONDRE À CES EXIGENCES. ILS N'ÉTAIENT CERTAINEMENT PAS LES SEULS, MAIS LES TÉMOIGNAGES SONT MOINS DIRECTS POUR D'AUTRES CORPS DE MÉTIERS.

1 Pieds d'une statuette « porte-enseigne », provenance inconnue, fin du XIVe s. av. J.-C. Calcaire, long. 22 cm. MAH, inv. 18160; don Walther Fol, 1871.

Des pieds intarissables

Il ne reste de la statuette égyptienne en calcaire inv. 18160[3] (fig. 1) qu'une base, les pieds (le gauche en avant), la partie inférieure des chevilles et l'extrémité du pilier dorsal contre lequel elle s'appuyait. Aussi insignifiants qu'ils paraissent au premier abord, ces éléments suffisent à reconstituer l'œuvre originale, à proposer une datation et aussi à souligner l'importance qu'elle revêtit pour les anciens Égyptiens.

Un rapide calcul de proportions indique que l'œuvre devait mesurer entre 60 et 70 cm de haut. On observe, à l'extérieur du pied gauche, une légère dépression creusée sur le socle. Cela signifie qu'un élément ajouté devait s'encastrer à cet endroit, ce qui renvoie à un seul modèle possible : celui des statues « porte-enseigne », suivant lequel le souverain ou un dignitaire soutient contre son corps, du bras gauche, une hampe surmontée de l'insigne d'une divinité, attitude bien attestée au Nouvel Empire.

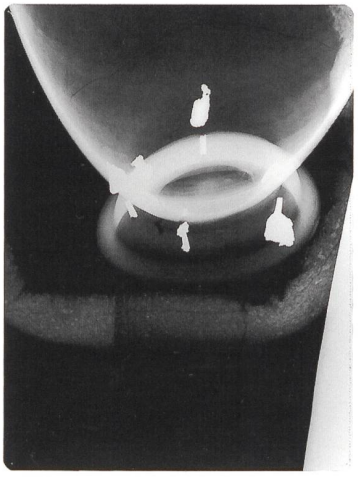
Cette œuvre a véhiculé – de tout temps – l'image d'un pharaon. Les pieds, chaussés, écrasent en effet neuf arcs, symbolisant les adversaires de l'Égypte, et les maigres reliefs de l'inscription qui parcourait le pilier dorsal se terminent par

2 Cratère à colonnettes apulien, provenance inconnue, 475-450 av. J.-C. Terre cuite, décor à figures noires, haut. 38,5 cm, diam. de l'embouchure 32 cm, diam. du pied 17 cm. MAH, inv. HR 2011-3.

PAGE DE DROITE

3 Radiographie du pied du cratère apulien HR 2011-3 (voir fig. 2).

4 Détail de la restauration du pied du cratère apulien HR 2011-3 (voir fig. 2).



ces mots : « … [stabi]lité et [puis]sance comme Rê » : ces deux caractéristiques relèvent de privilèges royaux. Le nom du dédicataire devait être inscrit au-dessus des hiéroglyphes conservés, dans la partie perdue de la ronde-bosse. Il figurait très probablement aussi au-devant du pied droit, mais le texte a été gratté – on n'observe plus qu'une légère dépression aujourd'hui – en attendant une possible réinscription, à moins que cette dernière ait été simplement peinte et n'ait pas résisté aux injures du temps.

Le traitement plastique soigné de l'anatomie, comme l'extrême précision de la sculpture des orteils, sans omettre les ornements quasi maniéristes des semelles n'ont de parallèles qu'à la fin de la XVIIIe dynastie (XIVe siècle av. J.-C.). On peut hésiter à y reconnaître les pieds d'Amenhotep III ou de l'un des successeurs de son fils[4] : Toutânkhamon, Aÿ ou Horemheb, ces trois derniers ne s'étant jamais gênés pour réactualiser des monuments en faisant inscrire leur nom par-dessus celui d'un prédécesseur… Mais ils ne furent pas les seuls souverains à redynamiser – tout en se les appropriant à bon compte – des monuments : les ramessides et les roitelets de la Troisième Période intermédiaire n'ont fait que suivre leur exemple.

La statuette du Musée d'art et d'histoire révèle une autre mésaventure. Elle fut manifestement brisée avant, pendant ou après cette adaptation. La partie resserrée – et fragile – de la cheville se rompit au-dessus des malléoles. Qu'importe, on creusa à l'intérieur du calcaire des mortaises qui devaient permettre l'insertion de tenons, eux-mêmes fichés de la même façon à l'intérieur des jambes de la sculpture[5] ! Au passage, quelques traces d'outils montrent qu'on égalisa les fractures pour faciliter la restauration. Plâtre et peinture auront ensuite masqué l'intervention.

Réparer les pots cassés…

Réparer les pots cassés était aussi un art… Un potier ou un céramiste tentait de récupérer une pièce qui s'était brisée après la cuisson, ou l'utilisateur essayait de sauver son vase en le recomposant tant bien que mal avec les moyens qu'il avait à disposition. Ce phénomène concerne des civilisations et des horizons chronologiques différents.

Le cratère à colonnettes à figures noires inv. HR 2011-3 (fig. 2), produit en Apulie durant le deuxième quart du Ve siècle av. J.-C.[6], présente entre la panse et le pied des éléments métalliques à la patine blanchâtre, qui paraissent faire partie du vase depuis sa création. Les analyses par spectrométrie de fluorescence de rayons X effectuées sur le cratère ont prouvé qu'il s'agit de plomb coulé dont la température de fusion est de 327 °C, ce qui le rend facile à utiliser sans endommager la céramique. Il est tout à fait possible, en effet, de couler du plomb à l'intérieur de la terre cuite sans la briser, car celle-ci résiste à des températures plus élevées. Le cratère a fait également l'objet d'une radiographie pour comprendre quelle était la fonction véritable des éléments en plomb (fig. 3). Une fissure circulaire dans la partie inférieure de la panse montre que le pied s'était détaché, peut-être déjà lors de la cuisson. Pour sauvegarder le récipient, on a pratiqué quatre perforations traversant l'intérieur du pied et on y a, par la suite, coulé du plomb pour recomposer l'ensemble du vase. Il en reste une « pastille » sur le fond du pied et deux à l'intérieur du cratère, ainsi que trois tenons à l'extérieur (fig. 4). La radiographie a révélé que les perforations sont en partie encore remplies de plomb.

Ce procédé de fixation d'un pied détaché à la suite d'un possible accident de cuisson n'est pas sans parallèles. Dans une vente aux enchères[7] est apparue récemment une coupe attique à figures rouges (env. 480 av. J.-C.) présentant au centre

5 Coupe attique à figures noires, découverte à Orvieto (1922), 520-510 av. J.-C. Terre cuite, décor à figures noires, haut. 8,4 cm, diam. 20,8 cm, diam. avec anses 27,3 cm. MAH, inv. 8724.

6 Tesson de céramique commune, découvert à Augst, époque gallo-romaine. Terre cuite, larg. max. 8,2 cm, haut. max. 8,1 cm. MAH, inv. 22412.

du médaillon une sorte de pastille en plomb, qui paraît être le reste du métal coulé à l'intérieur du pied pour le consolider. Le processus de restauration de cette coupe est le même que celui appliqué au cratère apulien.

Les vases figurés, qui nécessitaient de longues et difficiles phases d'élaboration, étaient précieux. Ils étaient utilisés pour les banquets, comme dons aux divinités, pour des rituels tels que le mariage, ainsi que comme mobilier funéraire. Une coupe restaurée n'était plus utilisable dans sa fonction primaire, mais restait utile comme mobilier déposé au côté d'un défunt.

La coupe attique à figures noires inv. 8724, provenant d'un contexte archéologique étrusque, est composée de différents fragments recollés (fig. 5). Plusieurs fractures remontent à l'Antiquité, car on y voit les traces de réparations: dans les deux trous de chaque côté de la cassure était fixée une agrafe en métal désormais disparue. Ces agrafes, vraisemblablement en bronze, étaient placées tout au long de la fracture afin de pouvoir fixer les fragments entre eux et consolider la coupe. Sur d'autres récipients, une seule agrafe a été appliquée dans le but de les consolider et non de les recomposer[8]. Ce procédé de restauration était donc bien répandu dans le monde antique et n'était pas appliqué uniquement à des vases d'un certain prestige, mais également à la céramique commune, comme le démontre un tesson gallo-romain provenant d'Augst (inv. 22412; fig. 6) qui présente lui aussi une agrafe métallique[9].

7 Pot sphérique, Kerma, nécropole orientale (fouilles de la Mission archéologique de l'Université de Genève au Soudan), Kerma moyen (vers 2000-1750 av. J.-C.). Terre cuite, diam. panse env. 36 cm. MAH, inv. 27786.

8 Dossière de cuirasse, découverte à Fillinges (Haute-Savoie), Italie du Nord (?), VIIIe s. av. J.-C. Tôle de bronze martelée et décorée au repoussé, haut. 49,9 cm. MAH, inv. 14057.

9 Patère en bronze à manche en forme de lion bondissant, découverte à Métaponte (Monte Castro, Pouilles), Attique (?), vers 500 av. J.-C. Bronze martelé (vasque) et moulé (anse mobile et manche), long. totale 48 cm. MAH, inv. 20907.

Les collections du musée possèdent par ailleurs plusieurs récipients nubiens, issus de sépultures, sur lesquels des perforations ont été soigneusement réalisées par paires le long d'une fissure : elles devaient permettre l'insertion d'une cordelette[10] (fig. 7).

Les interventions de réparation antique par différentes fixations en plomb sont documentées essentiellement sur des vases figurés provenant de Grèce et de Grande Grèce, alors que l'utilisation du bronze sous forme d'agrafes pour restaurer la céramique importée de Grèce ou produite localement était typique des Étrusques[11]. Si le bronze offrait la possibilité d'interventions précises, par exemple sur des coupes brisées, le plomb ne permettait pas de travailler en finesse, mais était fort utile pour consolider et rassembler des parties détachées de cratères et d'amphores.

« Rustines » rivetées

Les objets en bronze, comme tous ceux réalisés dans des matériaux précieux ou selon un processus de fabrication particulièrement élaboré, ont de tout temps présenté suffisamment de valeur pour que l'on jugeât nécessaire de les réparer afin de prolonger leur utilisation.

En témoigne de façon évidente l'un des éléments de cuirasses celtiques datés de la fin de l'âge du Bronze final ou du début du premier âge du Fer (VIIIe siècle av. J.-C.) découverts en 1900 près de Fillinges, en Haute-Savoie, et acquis par le Musée d'art et d'histoire en 1933 (fig. 8)[12]. Le contexte archéologique laisse penser qu'il s'agissait du bûcher funéraire d'un important guerrier plutôt que d'une cachette de bronzier ou d'un lieu de sacrifice. On remarque sur cette dossière la présence d'une plaque rectangulaire en bronze, fixée au moyen de six rivets plats sur sa partie inférieure gauche, sans doute pour réparer une déchirure[13]. Si la faible résistance aux chocs qu'offre la mince tôle de bronze dont sont constituées ces armures, façonnées pour épouser les formes du torse, et la finesse de leur ornementation de bossettes et de pointillés, obtenue au repoussé, semblent indiquer qu'elles étaient réservées aux chefs gaulois, qui voyaient en elles une parure plus qu'une protection, les réparations qu'elles portent suggèrent qu'elles furent également portées au combat.

Suivant un procédé semblable, la vasque d'une patère grecque à manche léontomorphe, découverte à Métaponte en Italie du Sud et entrée dans les collections du Musée d'art et d'histoire en 1971, porte elle aussi la trace d'une réparation antique (fig. 9). La partie arrondie de la paroi du côté du manche a été renforcée à l'intérieur par une plaque de bronze rectangulaire, fixée par 22 rivets en saillie sur l'extérieur, destinée à boucher une fente apparente à l'extérieur du récipient. Il semble en outre que l'anse mobile de cette patère ne soit pas d'origine : elle aurait remplacé une anse perdue probablement suite à la rupture de la soudure[14].

10 Vase restauré durant l'Antiquité, découvert en Italie (?), env. 75 apr. J.-C. (corps du vase) ; 21 av. J.-C. – 79 apr. J.-C. (anse). Bronze, corps du vase de type d'Arcisate, anse avec appliques végétales de type pompéien, haut. 17 cm.
MAH, inv. MF 1033, don Walther Fol 1871.

Un autre vase, issu de la collection Fol (fig. 10), illustre de façon encore plus convaincante la volonté de prolonger l'existence des objets précieux en offrant une deuxième vie à une partie épargnée d'une pièce par ailleurs endommagée. Ce récipient tardo-républicain, dont le corps, de type d'Arcisate, peut être daté des alentours de 75 apr. J.-C., s'est vu attribuer une anse à appliques végétales de type pompéien, dont la fabrication se situe entre 31 av. J.-C. et 79 apr. J.-C[15]. On peut donc imaginer que l'anse « survivante » d'un récipient, dont le corps devait être trop abîmé pour poursuivre son utilisation, a été récupérée et assemblée à un vase plus récent, soit qu'il vînt d'être créé pour l'occasion, soit qu'il eût perdu une première anse. |

Notes

1 Les exemples fourmillent dans la sépulture de Toutânkhamon ; ils sont relayés par les inhumations de plus humbles personnages. Cela posé, on ne quitte guère les appartements de nos aînés protégeant d'une housse la tapisserie de leurs fauteuils ou canapés.
2 Smith 2012, pp. 75-76. D'autres exemples de restaurations antiques sont mentionnés par Chamay 1992.
3 Anciennement MF 1301.
4 Amenhotep IV, devenu Akhénaton, est le fils d'Amenhotep III. Sa mémoire fut proscrite, et son nom martelé avec acharnement, ce qui l'exclut de la liste des « candidats » à l'identification, puisque le nom du souverain a seulement été gratté.
5 Les mêmes indices de réparation ancienne (mortaise enserrant encore un crampon de métal) s'observent sur les fragments d'un cratère à calice en marbre (MAH, inv. MF 1357) représentant une scène de culte en bas relief sur sa paroi extérieure. De style néo-attique, ce cratère date de la fin du Ier siècle av. J.-C.
6 À propos de cette production que l'on situait autrefois en Campanie, *cf.* Ciancio 1995.
7 Christie's New York, 11 décembre 2014, p. 77, n° 101.
8 Par ex. le cratère à colonnettes attique à figures noires MAH inv. 15041 (entre 530 et 520 av. J.-C.).
9 Les analyses spectrométriques du métal ont démontré qu'il s'agit de plomb contenant quelques traces d'étain.
10 Par exemple les jarres MAH inv. 26087 et 26318 (prov. Akasha), la jatte fragmentaire MAH inv. 27960 (prov. Kerma) ou les pots MAH inv. 27387 et 27786 (prov. Kerma).
11 Pour les réparations antiques, *cf.* Pfisterer-Haas 2002.
12 Cet ensemble appartiendrait au groupe des cuirasses en cloche ouest-alpines, présentant une forte influence de la Méditerranée : voir Jensen 1999, pp. 96-97.
13 Les plastrons inv. 14060 et 14058 portent eux aussi la trace, certes moins évidente, de réparations antiques : deux plaquettes rectangulaires découpées dans une feuille de bronze sont fixées sur le côté droit du premier, alors qu'une déchirure à l'angle gauche du bord inférieur du second a été bouchée par une petite bande métallique fixée par trois clous.
14 En témoigne la trace sur la vasque d'une applique de fixation, en forme de demi-bobine, légèrement plus petite que celle de l'anse actuelle : *cf.* Dunant *et al.* 1976, pp. 310 et 320, fig. 18a et 18b.
15 Ces informations stylistiques et chronologiques, inédites, nous ont été aimablement communiquées en 2010 par Klara De Decker Szabó, que nous remercions.

ADRESSES DES AUTEURS
Jean-Luc Chappaz, conservateur en chef, Musée d'art et d'histoire, Genève, jean-luc.chappaz@ville-ge.ch
Manuela Wullschleger, adjointe scientifique, Musée d'art et d'histoire, Genève, manuela.wullschleger@ville-ge.ch
Nathalie Wüthrich, collaboratrice scientifique, Musée d'art et d'histoire, Genève, nathalie.wuthrich@ville-ge.ch

REMERCIEMENTS
Martine Degli-Agosti et Colette Hamard.

BIBLIOGRAPHIE

Chamay 1992. Jacques Chamay, « La 'philosophie' de la conservation », in : Danielle Decrouez, Jacques Chamay et Fulvio Zezza (éd.), *La conservation des monuments dans le bassin méditerranéen,* Actes du 2e symposium international, Genève 19-21 novembre 1991 ; Genève 1992, pp. 39-43.
Ciancio 1995. Angela Ciancio, « Un gruppo di vasi apuli a figure nere del V secolo a.C. », *Bollettino d'Arte* 93-94, 1995, pp. 71-86.
Waldemar Deonna, « Les cuirasses hallstattiennes de Fillinges au Musée d'art et d'histoire de Genève », *Préhistoire* 3, 1934, pp. 93-143.
Dunant *et al.* 1976. Christiane Dunant, Harold Durand et François Schweizer, « Une patère grecque à manche léontomorphe : étude stylistique et technique », *Genava* n. s. XXIV, 1976, pp. 307-322.
Jensen 1999. Jorgen Jensen, « Vie et mort des héros », in : *L'Europe au temps d'Ulysse : dieux et héros de l'âge du bronze,* Paris 1999, pp. 87-97.
Pfisterer-Haas 2002. Susanne Pfisterer-Haas, « Antike Reparaturen », in : Martin Bentz (éd.), *Vasenforschung und* Corpus Vasorum Antiquorum – *Standortbestimmung und Perspektiven,* Beihefte zum *Corpus Vasorum Antiquorum*, Band I, Munich 2002, pp. 51-57.
Peter Schauer, « Die urnenfelderzeitlichen Bronzepanzer von Fillinges, Dép. Haute-Savoie, Frankreich », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums* 2, 1978, pp. 92-130.
Smith 2012. Roland R. R. Smith, « Statues classiques dans l'Antiquité tardive : le cas d'Aphrodisias en Carie », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* 143, 2012, pp. 75-76.

CRÉDIT DES ILLUSTRATIONS
MAH Genève, A. Arlotti (fig. 1, 7), B. Jacot-Descombes et F. Bevilacqua (fig. 2, 4), C. Hamard (fig. 3), M. Wullschleger (fig. 5-6), N. Sabato (fig. 8), B. Jacot-Descombes (fig. 9-10).

SUMMARY
Ancient recycling
Modern notions of preventive conservation or remedial conservation would have been devoid of sense in Antiquity, even if ancient Egyptians, for example, would cover with a linen cloth the most precious objects in a funerary trousseau, or that in Aphrodisias, in the region of Caria, a unique equestrian statue was moved to a new location during the Roman Empire and repaired on that occasion. The work of restoring, renewing, repairing, or adapting innumerable artefacts as much for pragmatic as for utilitarian, economic, religious or political reasons was—more often than is imagined—given to craftsmen at that time, if only to mask some manufacturing defect. A number of examples found in the archaeological collections of the Musée d'Art et d'Histoire prove that sculptors, metalworkers and ceramists were employed for these needs. They were undoubtedly not the only ones, but testimonials are lacking for the other trades.